



## ÉTHIQUE DES AFFAIRES

# Un supplément d'âme pour nos entreprises

Par Laurent Fontaine

Ce qui rend une organisation meilleure, c'est d'abord le souci d'autrui.

**S**candales financiers. Favoritisme. Collusion. Pas étonnant qu'on s'interroge plus que jamais sur la manière de rendre le monde du travail et des affaires plus humain.

Pour trouver les réponses, il faut aller voir des personnes d'influence qui, par leur différence, arrivent à faire progresser leur environnement de travail vers une plus grande humanité. Ce qui unit fortement ces hommes et ces femmes, que l'on retrouve dans tous les secteurs, c'est

qu'aux ingrédients traditionnels de la réussite, obligations légales, normes ou convenances habituelles de leur milieu, etc., ils ajoutent deux outils très personnels : leurs aspirations les plus profondes et les valeurs qui animent leur vie.

Nous parlons ici d'éthique au travail. Le mot « éthique » a des allures austères. Venu du grec et du latin (*ethos*, *ethicus*, pour « mœurs », « habitudes », « moralité », « milieu de vie »), il cherche plus simplement à répondre à la question : Comment agir au mieux ? Appliquée au monde du travail, l'éthique indique avant tout une démarche visant la remise en question systématique de nos habitudes de travail.

Dans notre monde devenu complexe, l'éthique développe notre capacité à lire les éléments pour prendre la meilleure décision possible. « L'éthique ne donne pas " la " solution, mais elle fournit des outils, une manière de se poser les bonnes questions dans les zones grises pour bien définir nos valeurs et mettre en œuvre des moyens ou des actions qui y répondent », affirme Thierry C. Pauchant, titulaire de la Chaire de management éthique à HEC Montréal (voir l'encadré, p. 31).

L'intérêt croissant pour l'éthique au travail découle du fait que la réglementation ne suffit en général pas à garantir le bon déroulement des choses dans le monde des affaires. L'existence des paradis fiscaux, par exemple, ou les primes mirobolantes accordées aux gestionnaires remerciés sont des pratiques sans doute *légal*es, mais loin d'être

*moral*es. Nous sommes passés d'une société organisée en fonction d'une vision collective largement partagée à une société où le désir de libertés individuelles est devenu très grand.

Dans la première, le droit, les mœurs, la déontologie permettaient sans trop de difficultés de fixer des règles du jeu. « À l'inverse, nos cultures de plus en plus individualistes interrogent la volonté de l'État d'avoir une mainmise sur les comportements individuels », explique Yves Boisvert, fondateur de la revue *Éthique publique*. « D'où l'intérêt pour l'éthique qui permet de bénéficier d'une plus grande autonomie. Car l'éthique ramène l'individu à lui-même et à ses propres responsabilités, sans pour autant lui donner carte blanche. Elle l'incite à réguler ses comportements pour s'inscrire dans une collectivité. »

Professeure titulaire de la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable de l'Université du Québec à Montréal, Corinne Gendron relève pour sa part l'influence sur cette tendance des questions environnementales : « À l'ère industrielle, capitalistes et prolétaires s'entendaient sur un idéal de société fait de production et de consommation, contre un salaire pour pouvoir consommer. » Ce compromis ne tient plus aujourd'hui, car il entre en conflit avec le défi de préserver l'environnement. « Il n'y a pas de compromis possible avec la question écologique, poursuit Corinne Gendron. Les humains peuvent survivre, même pauvres. Mais sans oxygène, on meurt. »